

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La mode! la mode!... Ses ennemis les plus acharnés ne sauraient trouver mauvais qu'on en parle, aujourd'hui du moins, car celle qui s'est emparée de tous les esprits, de tous les cœurs, mérite la sympathie générale, et le philosophe le plus sévère s'incline respectueusement devant elle... Ne l'appelle-t-on pas la charité?...

On n'a plus, en effet, qu'une seule préoccupation, depuis quelque temps : c'est de venir en aide aux malheureux inondés de France! Comblera-t-on toutes les ruines? On ne le croit pas; mais les consolations seront puissantes. Chacun dans sa sphère et selon sa position y contribue : le passant jette son obole dans les mille boîtes de « secours aux inondés » qu'il rencontre sur son chemin; l'employé remet son offrande entre les mains du chef; les églises font des quêtes; les théâtres donnent des représentations extraordinaires; enfin, les secours s'organisent de toutes parts avec un élan admirable, et les femmes, comme toujours, ne sont pas les moins dévouées à l'œuvre.

Cela se résume pour celles-ci en loteries, quêtes, ventes, concerts et fêtes de charité de toutes sortes. A ce sujet, on a beaucoup parlé d'une fête organisée, à l'hôtel d'Aquila, par Mme Rattazzi. On y a donné une représentation de tableaux vivants, mis en scène par M. Gustave Deloye, et une saynète de M. Louis Leroy, épilogue des tableaux vivants, jouée par des femmes et des hommes du monde. Le tout a obtenu un grand succès, bien mérité, nous pouvons le dire. On a ensuite tiré une tombola et fait une vente aux enchères d'une quantité d'objets précieux (œuvres d'art, livres, objets de toilette, etc.) provenant de dons offerts à Mme Rattazzi, pour la circonstance, par l'élite de nos artistes, de nos écrivains et du haut commerce parisien.

Au milieu de ces généreuses préoccupations, la toilette ne perd aucun de ses droits. Mais peut-on faire un crime à une

femme de dépenser un peu de coquetterie, en même temps que beaucoup de grâce, en faveur des malheureux?

Les MODISTES se prêtent merveilleusement aux circonstances. Madame veut-elle un chapeau de concert pour le soir? vite on

lui fait un nuageux *Marié Stuart* en tulle blanc ou rose, ou bleu, à bordure délicate de marabouts assortis, orné de fleurs en guirlande ou en touffes, avec ou sans traîne et mentonnières de tulle pareil. — Au contraire, désire-t-on un chapeau spécialement destiné à une fête religieuse? voici la coiffure militante par excellence : fanchon-diadème, en chantilly ruché légèrement, à longues barbes nouées négligemment devant, avec touffe et traîne de boutons d'or de teintes variées.

La forme *Auvergnate* jouit d'un certain succès, comme chapeau de campagne. C'est un paillason bordé et garni de velours noir; celui-ci, posé à cheval sur la calotte, vient se nouer derrière sous le chignon, fixant ainsi le chapeau, qui est, en outre, garni d'un groupe de fruits et de fleurs haut perchés.

A propos de fruits, constatons, en passant, que les modistes en font une étrange consommation : ainsi, nous avons vu un chapeau tellement couvert de groseilles blanches, dessus et dessous, qu'on l'aurait pris pour

un compotier de dessert; un peu de sucre en poudre, et l'on aurait été tenté d'en manger!... Il y a pourtant un proverbe qui dit que l'excès en tout est un défaut!

Les guirlandes de mousse sont charmantes, quelles que soient les fleurs avec lesquelles on les mélange. C'est une nouveauté que nous recommandons aux femmes de goût. Ajoutons que les boutons de roses demi-ouverts s'allient fort bien et naturellement à la mousse.



P. N° 269. — CHAPEAU Léa.

Modèle de Mmes Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer, 4).

Une LINGÈRE nous a montré, ces jours passés, des amours de robes de baby (de deux à quatre ans) en linon de couleur, — bleu, rose, gris, rouge, — avec entre-deux en broderie anglaise blanche. Le linon forme les plis creux, et l'entre-deux sépare chacun d'eux. Dentelle assortie dans le haut du corsage décolleté et dans le bas des manches courtes. Large ceinture de couleur tranchante, ou en linon pareil, avec broderie anglaise à l'extrémité des pans.

On nous a fait voir, dans la même maison, de délicieuses parures : cols rabattus, sous-manches et nœuds de cravate en toile blanche, à bords festonnés reposant sur un large ourlet de linon bleu, rose, etc., festonné en coton assorti.

Les trousseaux sont de plus en plus soignés, et la lingerie réalise, sous ce rapport, des chefs-d'œuvre de travail fini et de goût. Tantôt la chemise de jour est en belle toile fine, plate du haut, avec une simple épaulette où elle se boutonne, et garnie d'une broderie faite à même l'étoffe. Tantôt elle est en batiste, avec le haut en entre-deux et dentelle de Valenciennes ; un ruban de couleur forme la coulisse. Les chemises de nuit sont bien souvent un plastron de petits plis, avec col, jabot et manchette plissés à la paille ; c'est à la fois simple et confortable.

Le bonnet du matin est en nansouck, à large fond et bandes festonnées, ou garnies de petites guipures posées en ruche diadème ; nœuds de ruban sur le côté, ou coulisse de ruban formant brides et se nouant sur le sommet de la tête.

Quelques jeunes femmes préfèrent, pour la chambre, le pouff de foulard madras et de dentelle de Bruges : c'est plus coquet, mais moins commode, car il faut être coiffée pour le porter, et il n'a plus alors de raison d'être.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 269.

CHAPEAU Léa, en paille fine noire. — Calotte plate ; passe relevée devant, ornée d'un large liséré blanc. Écharpe en faille blanche, drapée autour de la calotte et formant deux coques sur le côté. Groupe de fruits et de feuilles de lierre près des coques, avec une aile d'oiseau posée en aigrette. Autre groupe semblable, mélangé de marguerites des champs, placé derrière et tombant en traîne.

G. N° 529.

TOILETTE DE MARIÉE, remarquable par la beauté de l'étoffe (faille, soie brochée ou sicilienne). — Jupon à longue traîne, monté à plis creux derrière et plat devant où il repose sur un volant plissé. Il est bridé par une écharpe en gaze de soie, gracieusement drapée et formant derrière un large nœud à bouts tombants. — Corsage-cuirasse garni devant de boutons de fleurs d'oranger remplaçant les boutons ordinaires, avec bouquet à la taille ; manches plates. — Colletette et manchettes en malines légèrement ruchées. — Couronne avec traîne de fleurs d'oranger sous le voile à la Juive, en tulle vaporeux, qui recouvre entièrement la toilette.

G. N° 539.

1. Chapeau et dolman pour les bains de mer. — Chapeau en paillasson noir. Passe relevée derrière et doublée de surah noir. Gaze blanche disposée en pouff sur le côté et courant autour de la calotte. Groupe de coquelicots et longue plume noire. — Dolman en tricot matelassé blanc, doublé de soie rouge. Capuchon rabattu comme un col et terminé par un gland-frange grelot en laine blanche sur tous les bords du vêtement.

2. Capuchon bachelick en tricot de laine zéphir blanche, dont les pans, très-longs, se croisent sur la poitrine pour se rejeter en arrière. Glands en laine du Thibet à tous les angles.

3. Mantille en tricot de laine zéphir noire et blanche, formant un dessin dentelé. Frange mousse en laine blanche très-fine sur tous les bords, et gland assorti derrière.

4. Fichu-mantelet en tricot blanc à pointillé noir. Le dos forme le postillon, et le devant constitue deux pans carrés dont une dentelle de laine couronne tous les bords. Ruches de dentelle dans le haut, et capuchon coulissé, avec nœud de faille noire. Ceinture de ruban semblable pour fixer le vêtement à la taille et former devant un joli nœud à bouts flottants.

5. Pélerine en tricot matelassé de laine bleue et blanche, terminée par un dentelé bordé d'un galon et de franges également blanches. Colletette dans le haut, ruchée par une cordelière blanche passée dedans et dont les bouts sont ornés de glands. — Ce vêtement est doublé ou non de soie blanche ou de couleur au choix.

Description de la gravure coloriée n° 1244.

TOILETTES DE PLAGES. — 1. Costume en faille mastic et marron avec foulard blanc et marron. — Jupon à courte traîne, composé d'un devant plat en soie mastic, garni d'un volant marron et de bandes aux deux couleurs alternées formant la partie de derrière, avec quatre volants plissés pour terminer. — Tunique-tablier en foulard fond blanc à motifs marron, entourée de guipure écru et d'un plissé mastic. Cette tunique est relevée devant par un ruban marron noué au milieu, lequel se relie derrière à la ceinture pour retomber en boucles rondes et plates. — Corsage en foulard comme la tunique ; basques plates devant, garnies d'un ruban marron posé à plat, et postillon doublé de marron derrière. Plissé couleur mastic et ruban marron dans le haut du corsage et au bas des manches, avec nœuds de ruban. — Lingerie en batiste blanche plissée. — Chapeau marin en paille anglaise, garni dessus d'une écharpe de gaze marron qui flotte au vent ; dessous, bandeau de ruban cerise noué sur le côté.

2. Toilette en taffetas et foulard de deux tons lilas. — Jupon à traîne, monté derrière à plis plats dits « à la religieuse », et terminé par trois volants francés. Le devant est garni, dans le bas, d'un large bouillonné se terminant en ruche. Une largeur encadrée de dentelle blanche est rajoutée sur les côtés ; elle forme trois larges plis sur lesquels viennent se fixer des nœuds de ruban lilas. De ces nœuds partent deux écharpes en surah gracieusement drapées sur le devant du jupon. — Corsage à longue basque plate et pointue derrière, entourée de dentelle. Fichu de surah encadré de dentelle, drapé dans le haut et fermé en châle sous un nœud assorti. Parement orné de dentelle, avec traverse et nœud en surah au bas de la manche. — Lingerie plissée en crêpe lisse blanc. — Chapeau de paille de riz blanche ; fond mou en gaze blanche bouillonnée, avec bout flottant et aile violette. Bandeau de violettes blanches dessous.

Description de la figurine coloriée L. n° 44.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE PLAGES. — Costume en foulard uni et foulard rayé. — Jupon à courte traîne en foulard rayé, orné de trois petits volants en foulard uni sur les côtés. Une large bande en foulard uni bouillonnée, avec double tête sur les côtés, raye le milieu du jupon devant ; de cette garniture s'échappent trois draperies en foulard uni ; celles-ci se drapent sur le côté du jupon et y demeurent fixées par des ancras en métal. — Corsage genre cuirasse en foulard rayé, avec col rabattu et revers en foulard uni. Grands parements en foulard rayé au bas des manches unies. — Lingerie ruchée en organdi et valenciennes. — Chapeau de paille à passe enlevée, doublée de surah, garni d'un bandeau de roses et de muguet. Plume et coques de ruban sur le sommet de la calotte.

ÉCHOS DE LA MODE

Jamais on ne s'est tant marié que cette année. Les chapelles de tous les cultes sont retenues à l'avance. Si cela continuait trois mois encore, il n'y aurait plus de célibataires à Paris.

Quelques toilettes remarquées au mariage de Mlle de Domecy avec le vicomte de Castries :

La maréchale de Mac-Mahon, en faille vert grenouille, avec garniture maïs. Corsage cuirasse ; tablier serré sur les hanches et retenu derrière par une cascade de francés, de plissés, de retroussis.

Mme la comtesse de Chabrillan, en robe unie, protestait contre tous les fouillis à la mode. Sa fille, Mlle Marie de Chabrillan, ressemblait à une fleur de jasmin entourée de roses mousseuses. Sa toilette rose de gaze de Chambéry, très-élégamment drapée sur sa taille élégante, lui allait admirablement.

Mme la comtesse de Mortemart était en mauve, avec pouff de dentelles blanches; Mlle de Mortemart, en rose.

La jeune mariée avait, sur son immense traîne, une série de volants plissés, alternés de point d'Alençon.



On prétend qu'il vient d'être décidé en haut lieu que la femme-étui a suffisamment régné.

Les corsages resteront toujours collants, mais un soupçon de erinoline fera gonfler les robes dans le bas. Rétrécir le sommet, élargir la base, tel sera le mot d'ordre des élégantes.



Signalons, parmi les toilettes féminines appelées à faire sensation cet automne et même cet hiver, deux fort jolies robes sortant de la maison Jourdan et Aubry. Voici, du reste, la description de ces costumes, faits l'un et l'autre en très-belle serge noire et bleue :

C'est d'abord un costume de serge noire, d'une organisation essentiellement nouvelle. La garniture du jupon se compose de trois plis formant éventail à chaque couture, et la distance qui sépare ces éventails est garnie de trois larges galons formant quilles. La polonaise est boutonnée jusqu'à la taille, le devant se détachant d'un côté et venant se perdre dans un très-joli relevé avec écharpe de faille. Cette tunique est garnie de larges lacets rappelant la garniture du jupon. Pour compléter ce costume, il y a un vêtement croisé, sans manches, également garni de lacets.

Le second costume est d'un style plus riche que le premier. Il se compose d'un jupon en serge, dont le bas est garni d'un volant de même étoffe, haut de quarante centimètres, formant de gros plis retenus à dix centimètres du haut et du bas; ces plis sont surmontés d'un volant froncé en faille noire, retombant en coquille sur chaque pli. Tunique formant tablier, se fixant d'un côté sur la jupe par six boutons, et de l'autre venant se perdre sous une écharpe entièrement plissée, qui par son relevé gracieux garnit le dos du costume. Corsage cuirasse entièrement uni, sauf le bas du dos qui est garni d'un plissé formant éventail et rappelant l'écharpe de la jupe. Une grosse ganse de faille garnit, dans le bas, et la tunique et le corsage.

Ces costumes, d'un genre simple et de fort bon goût, sont d'une application tout à fait pratique, et nous ne doutons point qu'ils n'obtiennent, la saison venue, un véritable succès.

L. S.

LES PAROLES D'OR

Celui qui à tout propos fait indistinctement la satire des femmes se trompe et manque de bon sens. On peut, en effet, dans une classe si nombreuse, en trouver de mauvaises; en revanche, on en trouve d'autres d'un généreux naturel.

EURIPIDE.

Les femmes sont les fleurs de la vie, comme les enfants en sont les fruits.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

On a souvent comparé la femme à la fleur pour le charme, au papillon pour la mobilité, à la colombe pour la tendresse; on peut aussi la comparer à l'abeille, à la fourmi pour l'activité infatigable, l'industrie minutieuse et l'amour étroit du foyer domestique.

E. DE POMPÉRY.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

On va élever, paraît-il, un monument funéraire à Samson, ce charmant artiste de la Comédie-Française dont la place a été prise, mais qui n'a jamais été remplacé. Et ce sont les Sociétaires qui ont eu cette bonne pensée, laquelle fait autant d'honneur à leur cœur qu'à leur intelligence, car Samson, par son esprit et par son talent, était une des gloires de leur théâtre.

Tout le monde l'a vu jouer, c'est-à-dire tout le monde l'a applaudi! Mais ce que tout le monde ne connaissait pas, c'était sa finesse, sa gaieté, sa présence d'esprit toujours prête à la riposte, enfin sa bonne humeur constamment conservée et dont les légères égratignures n'ont jamais fait crier personne.

Il s'était retiré à Auteuil. Là, on se réunissait chez lui en petit comité, souvent pour faire le whist, quelquefois pour jouer des charades, et toujours pour passer joyeusement la soirée.

Un jour qu'il avait donné un dîner à l'occasion de je ne sais quelle fête, une petite contestation s'éleva à table entre deux convives: l'un soutenant le doux fumet de l'ail, l'autre mettant bien au-dessus les avantages de l'oignon dans tous les rôti et ragoûts du monde. Qui prit parti pour l'un, qui se prononça pour l'autre, et comme, tant de tués que de blessés, dans cette petite guerre, il n'y eut personne de mort, tout le monde rentra gaiement au salon quand le repas fut terminé.

On n'était point d'humeur de jouer au whist, la gravité manquait pour ce jeu du silence; donc, on voulut faire des charades, ce qui était plus conforme à la disposition de chacun.

Le mot choisi fut: THÉÂTRE.

Je n'ai pas besoin de vous dire comment on représenta le premier: THÈ, ni le second: ATRE. Quand on en fut au tout, c'est-à-dire au mot THÉÂTRE, on pria Samson de dire quelque scène de son répertoire, mais il s'y refusa nettement en disant avec beaucoup de gaieté que, chez lui, il était à la retraite et qu'il ne voulait plus reprendre le harnais, ne fût-ce qu'un moment. On crut devoir insister, mais ce fut en vain.

— Eh bien! improvisez-nous quelque chose, fit une dame avec grâce.

— Oui, oui, s'écria tout le monde en chœur.

Comment refuser à ses hôtes un plaisir qu'ils implorèrent, quand on est un amphytrion aimable?

— Je veux bien! dit alors Samson en se grattant un peu l'oreille, comme on fait toujours quand on se sent dans l'embarras; mais donnez-moi quelques minutes pour que je me recueille et que je cherche.

Les quelques minutes furent accordées, et bien peu s'étaient écoulées quand l'artiste, après les saluts d'usage, commença ainsi:

— Aïe... aïe... aïe!...

— Mon Dieu! vous êtes-vous fait du mal, cher monsieur Samson? s'écria une assistante.

Mais l'interpellé, sans se déconcerter, continua de la sorte:

Aï! parfum du goût...

Et il débata un petit dialogue, en vers charmants, entre l'ail et l'oignon, — très-fine parodie de la discussion qui, à ce sujet, avait eu lieu à table; — et chacun de rire bien franchement, car il n'avait donné raison à personne.

Mais il ne mettait point toujours autant de bonhomie dans sa critique. Ainsi je me souviens d'une pièce de vers, bien fine et bien mordante, qui courut Paris peu après le Coup d'État et le mariage de Napoléon, poésie qui emportait un peu le morceau; à preuve quelques vers qui me reviennent à la mémoire.

On avait défendu une comédie au Théâtre-Français, je ne me souviens plus laquelle, et le morceau dont il s'agit racontait qu'on

allait aussi défendre de jouer Molière. De cette défense il donnait la raison en prenant le côté piquant de chaque comédie pouvant s'appliquer à la chose. Par exemple, ceci :

De la nouvelle cour le *Bourgeois gentilhomme*
Pourrait prêter à rire au peuple, Dieu sait comme!

Plus loin il parlait du *Mariage forcé* d'une façon très-plaisante. Enfin il terminait de la sorte :

Jusques à *l'Étourdi*, pièce bien innocente,
Que l'on a supprimé, pour ce seul vers encor :
Vivat Mascarillus fourbum imperator!

Il paraît qu'en haut lieu on fut très-blessé de cette plaisanterie qui avait le tort de toucher trop juste, et que, sans M. de Morny, il eût pu en cuire au pauvre Samson, qu'on avait fait l'éditeur responsable de la chose. Cet ingénieux artisan du Coup d'État, qui protégeait tout particulièrement les artistes, avait l'humeur et le caractère les plus accommodants du monde; laissez-moi, à ce sujet, vous citer une petite aventure que je trouve dans une chronique de ce temps-là et qui dépeint au mieux ce personnage.

Le 4 décembre 1851, M. de Morny s'était mis à déjeuner sans attendre M. Gimet, son secrétaire particulier. Celui-ci arrive enfin et s'excuse respectueusement de son retard en alléguant qu'un importun, un certain monsieur nommé Libert, ne voulait pas absolument le lâcher.

— Qui ça, ce Libert? fit le nouveau ministre avec curiosité.

— Eh bien, c'est un monsieur Libert d'Étretat, répond le secrétaire.

— D'Étretat... Je n'y suis pas du tout, répliqua M. de Morny.

— C'est pourtant une curieuse histoire qu'il vient de me raconter sur vous, monsieur le comte! reprend M. Gimet.

— Qu'est-ce que cette histoire?

— Vous étiez officier d'état-major, vous aviez été envoyé à Étretat pour y relever des plans topographiques. Escorté d'un ecclésiastique et d'un sous-lieutenant, vous êtes entré à l'auberge de la *Sardine d'or*, et c'est M. Libert le père qui vous a servi à déjeuner; mais le service n'a pas dû être des plus satisfaisants, car l'aubergiste se partageait entre vous et sa femme qui était en mal d'enfant. Au dessert, il accourut en vous criant de loin la bonne nouvelle:

« — Messieurs, c'est un garçon! » s'exclamait-il, tout joyeux.

Alors l'ecclésiastique, élevant son verre, dit en saluant :

« — Si je deviens évêque, j'en ferai mon vicaire-général. »

Le sous-lieutenant imita le curé en disant :

« — Si je deviens général, j'en ferai mon aide-de-camp. »

Et vous, monsieur le comte, vous vous êtes écrié :

« — Si je deviens ministre, j'en ferai mon secrétaire particulier. »

— Eh bien! après?... demanda M. de Morny.

— Eh bien, vous êtes ministre depuis quarante-huit heures, et M. Libert est venu pour vous rappeler votre promesse.

— A laquelle, pardieu, je serai fidèle! s'écria gaiement M. de Morny. Que le fils Libert vienne donc, et je le prendrai pour secrétaire.

— Et moi, que deviendrai-je? fit tristement M. Gimet.

— Vous, mon ami, vous resterez ce que vous êtes, c'est-à-dire mon secrétaire en titre, et le fils Libert sera votre adjoint, dit avec une bonne humeur affectueuse le nouveau ministre dont les mains laissaient si facilement couler des faveurs.

Il n'eut pas lieu, toutefois, d'être satisfait d'avoir accordé celle-là, car le jeune Libert dut peu après quitter le cabinet de son protecteur en lui léguant des dettes pour unique adieu. Heureusement que le ministre, qui n'était pas homme à s'embarrasser d'en avoir plus ou moins, ne fit que rire de l'aventure.

Comtesse de BASSANVILLE.

CHRONIQUE MONDAINE

Depuis quelque temps, toutes les traditions atmosphériques sont bouleversées, et le contre-coup de ce trouble se retrouve dans le calendrier des plaisirs du monde. Toutes ces dernières semaines se sont passées à faire des malles et à ne point partir. En vain la date de l'almanach vous appelait aux eaux ou aux bains de mer, — la pluie qui tombait, le vent qui soufflait, vous retenaient à Paris. Je sais des gens qui, depuis quinze jours, vivent à Paris ou dans leur appartement en compagnie de malles bouclées et fermées, dans l'attente du rayon de soleil qui sera le signal de leur délivrance, n'osant aller nulle part, ni au théâtre, ni dîner en ville, de peur d'avoir besoin pour cela de quelque objet déjà emballé.

D'autres ont pris bravement leur parti de la situation. En dépit des housses qui recouvrent les meubles de leur salon, ils en ont rouvert les portes. Ils vous reçoivent avec les glaces voilées de gaze argentine et les lustres emprisonnés dans de la mousseline, et la conversation va de *l'Itinéraire du chemin de fer* à la consultation du baromètre. Cela s'appelle les soirées de l'étrier et ne manque pas d'un certain attrait *in extremis*.

Le maréchal de Mac-Mahon vient d'être obligé de demander une dispense d'âge en faveur de son fils Emmanuel, afin qu'il puisse passer ses examens de baccalauréat. Le jeune candidat n'aura seize ans qu'au mois de novembre prochain. La valeur, dans sa famille, n'attend pas le nombre des années.

Emmanuel de Mac-Mahon est le troisième des fils du maréchal. L'aîné, Patrice, sortira cette année de Saint-Cyr; le second, Eugène, est d'une santé chancelante, qui oblige aux plus grands ménagements.

Une anecdote tout à fait caractéristique se rattache à l'acte de naissance, mis en cause par la Faculté, du brillant aspirant-bachelier.

Le maréchal de Mac-Mahon venait d'avoir son dernier fils et, bien que tout joyeux, n'en était pas plus fier pour cela. Il se présente à la mairie avec une nourrice, tenant le marmot dans les bras, et accompagné de deux témoins. Il venait, lui-même, déclarer son fils.

— Attendez! lui dit l'employé, qui ne le connaissait pas.

Le maréchal s'assit et attendit.

Un bon quart d'heure s'écoula.

L'homme de bureau ne faisait rien du tout. Il grattait son papier, il rangeait ses plumes; je crois même qu'il se faisait les ongles.

Les personnes qui accompagnaient le maréchal étaient loin d'avoir son calme. Elles voulaient intervenir, mais le duc de Magenta les contenait du geste.

— Voyons, dit enfin l'employé, comment vous nommez-vous? Vous êtes sans doute le père de l'enfant? Quels noms lui donnez-vous?

— Écrivez, dit le maréchal : « Emmanuel, fils de Marie-Edme-Patrice-Maurice de Mac-Mahon, duc de Magenta, maréchal de France, ici présent, et de... »

La plume en était tombée des mains de l'employé; la vengeance du maréchal fut de ne pas demander son changement.

Ceci se passait sous l'Empire. Sous la République, il serait à souhaiter que le maréchal se souvint de l'incident et chargeât un de ses ministres de s'occuper des rapports du public avec les employés des administrations de l'État. Ces rapports sont loin d'être marqués au coin de la fraternité qui sied à une société démocratique.

« La France est une sorte de propriété humaine, » écrivait un jour Victor Hugo aux membres du Congrès de la paix et de la liberté, à Genève. « Elle appartient à tous, comme autrefois Rome, comme autrefois Athènes. »

L'idée est juste, et le prince de Galles la traduisait une fois à Londres, pendant la guerre, d'une façon assez piquante :

— Comment l'empereur d'Allemagne peut-il bombarder Paris!... disait-il. Si Paris est détruit, où les rois iront-ils s'amuser un peu?...

La France et Paris restent toujours, en effet, la grande ressource pour les royautés dépossédées de leur trône, ou les majestés en veine de jeter leur couronne pour une heure par-dessus les moulins. C'est chez nous que les souverainetés déchues viennent élire domicile et se consoler de la perte de leur sujets ; chez nous encore que les altesses impériales ou royales viennent passer leurs vacances et se délasser un moment des fatigues du gouvernement et de l'étiquette de la cour.

La grande-duchesse Constantin, en l'honneur de laquelle le prince Orloff a donné un diner de *gala* à l'ambassade de Russie, se montre très-satisfaite de son séjour à Paris. Elle a assisté à plusieurs représentations du Théâtre-Français et de l'Opéra et visité les musées en véritable artiste. Née en 1830, elle a été une des princesses les plus belles de l'Europe et était, de toutes ses belles-filles, la préférée de l'empereur Nicolas pour son intrépidité à suivre à cheval les manœuvres militaires. Plus d'une fois la grande-duchesse chargea à la tête du régiment de dragons Gloukhoff dont elle est propriétaire, et c'étaient là des exploits chers entre tous au feu czar.

Le prince Ibrahim-Pacha, neveu du khédive, est logé au Grand-Hôtel et le sultan de Zanzibar est débarqué le 15 de ce mois à l'hôtel du Louvre.

On sait que ce prince a été la grande sensation de la saison à Londres. Les lettres d'outre-Manche ne tarissent point sur ses faits et gestes, sur ses réflexions marquées au coin d'un jugement sûr et d'une sagacité qu'on ne soupçonnait pas à ce degré chez un prince d'aussi lointains parages.

Le sultan de Zanzibar, Bargasch ben Saïd, est âgé d'une quarantaine d'années. Il est l'un des onze fils de l'iman de Mascate, qui mourut en 1856. Deux de ses frères ont régné avant lui à Zanzibar. Un autre règne actuellement à Mascate. C'est en 1870 qu'il est monté sur le trône.

La perle de son empire est l'île de Zanzibar, qu'un canal de vingt-trois milles de large sépare seul du continent, et qui contient cent mille habitants. La végétation y est admirable et la prospérité très-grande. Les marchands y sont Indiens et relèvent de la couronne d'Angleterre. L'armée est composée d'Arabes, et les nègres forment la classe inférieure de la population.

Le sultan voyage en Europe, accompagné des principaux officiers de sa cour, comprenant vingt-sept personnes, et s'est fait suivre de son peintre, de quatre cuisiniers indigènes et de deux barbiers.

C'est avec cette escorte qu'il est arrivé à Paris, ayant l'intention d'y séjourner quelque temps, pour, de là, se rendre ensuite à Lyon et à Marseille.

L'organisation des théâtres européens, les décors, l'orchestre semblent avoir fait une très-vive impression sur le noble voyageur. Mme Nilsson, qu'il a entendue dans *Lohengrin* et *Faust*, lui est apparue comme une divinité mélodieuse du paradis de Mahomet. Il a acheté une collection variée des portraits de l'éminente cantatrice, et lui a fait demander si elle ne serait pas disposée à initier sa cour aux beautés de la musique européenne.

Mais un engagement à Zanzibar n'a pas plus tenté *Ophélie* qu'autrefois la main de l'empereur du Maroc ne tenta la princesse de Conti. Et puis, qu'est-ce que le sultan Bargasch pourrait offrir à la diva après ce qu'elle a eu en Amérique, où aucune ovation ne lui a manqué?

P. DE LUCENAY.

UNE COUTUME ANGLAISE

En Angleterre, dans les grandes familles, on célèbre d'une façon quasi-royale la majorité du fils aîné.

Dernièrement, dans le comté de Surrey, des fêtes de ce genre ont duré huit jours entiers au château de Hosgood, où sir Edward Hosgood était investi, le jour même de sa majorité, du titre de chef de la famille, son père étant mort depuis quelques années.

Le matin, sa mère, encore en habits de veuve, avait fait assembler famille, tenanciers, serviteurs, et, devant eux, remettait au jeune *shire* les titres de propriété de la terre, en même temps qu'elle déposait l'autorité sur tous entre les mains de son fils.

Celui-ci, malgré le profond respect et la grande tendresse que sa mère lui inspire, a reçu avec le calme et le sang-froid d'usage en pareil cas les pouvoirs qu'on lui rendait.

Quelques instants après, au bruit de fanfares éclatantes, tous les amis du jeune homme sont arrivés à cheval dans la cour d'honneur où le châtelain est allé leur souhaiter la bienvenue, ce cordial et sincère *wellcome* que ne dément jamais l'hôte anglais, tout le temps, si long soit-il, qu'il offre à quelqu'un l'hospitalité.

Un diner vraiment pantagruélique, et qui a duré jusque dans la nuit, avait été préparé pour ces formidables appétits de chasseurs de vingt ans, et de nombreux toast tout naturellement l'ont encore allongé.

Le lendemain, grande chasse au renard pour la jeune bande, tandis qu'on réunissait dans une grande salle tous les vieillards pauvres du domaine, qu'on leur faisait une abondante distribution de vêtements, de secours en argent, et qu'on leur servait un repas plantureux.

Le jour suivant, le parc a reçu tous les enfants des écoles. Des jeux de toutes sortes étaient organisés à leur intention, un goûter splendide étalé sur l'herbe, et des jouets donnés en profusion.

Puis, le jeudi, c'était le tour des jeunes filles et des jeunes gens à qui l'on offrait un bal. Le jeune *shire*, ses frères, ses amis l'ont ouvert avec les plus jolies filles du village et se sont assez longtemps mêlés aux danses.

Le vendredi, le *hall*, d'une architecture si grandiose, d'une décoration si artistique, s'illuminait et se fleurissait des plantes les plus rares pour recevoir à un bal costumé toute la *nobility* et la *gentry* du comté. Peu de fêtes ont été aussi réussies. Rien de brillant, de pittoresque comme cette foule revêtue des plus nobles et des plus riches costumes des temps passés, absolument copiés sur les Velasquez, les Van Dyck, les Titien, etc. La reine de la fête, de par le rang, la beauté, la jeunesse et la grâce, — une quadruple couronne, — était la duchesse de T..., en Jane Gray.

Enfin, le samedi a été le jour des tenanciers et des serviteurs, qui ont festoyé toute la journée et dansé toute la nuit avec un entrain remarquable.

Le lendemain matin, tous les invités quittaient le château après avoir entendu le service du matin dans la chapelle.

V. P.

PLANCHE G. N° 539. — DESCRIPTION, PAGE 350.



CAPELINES ET MANTELETS POUR LES BAINS DE MER



Ed. Bonnet

1244

Louis David

Leroy, imp. r. des Mathurins, 66.

Ad. Goubaud & Fils Ed^r Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

*Coiffures de M^{lle} M^{re} Bataillon, s. Chénier, 5. Lait Antiphélique de Camille et C^{ie}
 Ceinture Royale de M^{lle} De Vertus Sœurs, s. Suber, 12. Eau Figaro, B^{is} Bonne Nouvelle, 1.*

Cafés et Stations à Gall.

LONDON, Ad. Goubaud & Son 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.

[Faint, illegible text on a lined page]





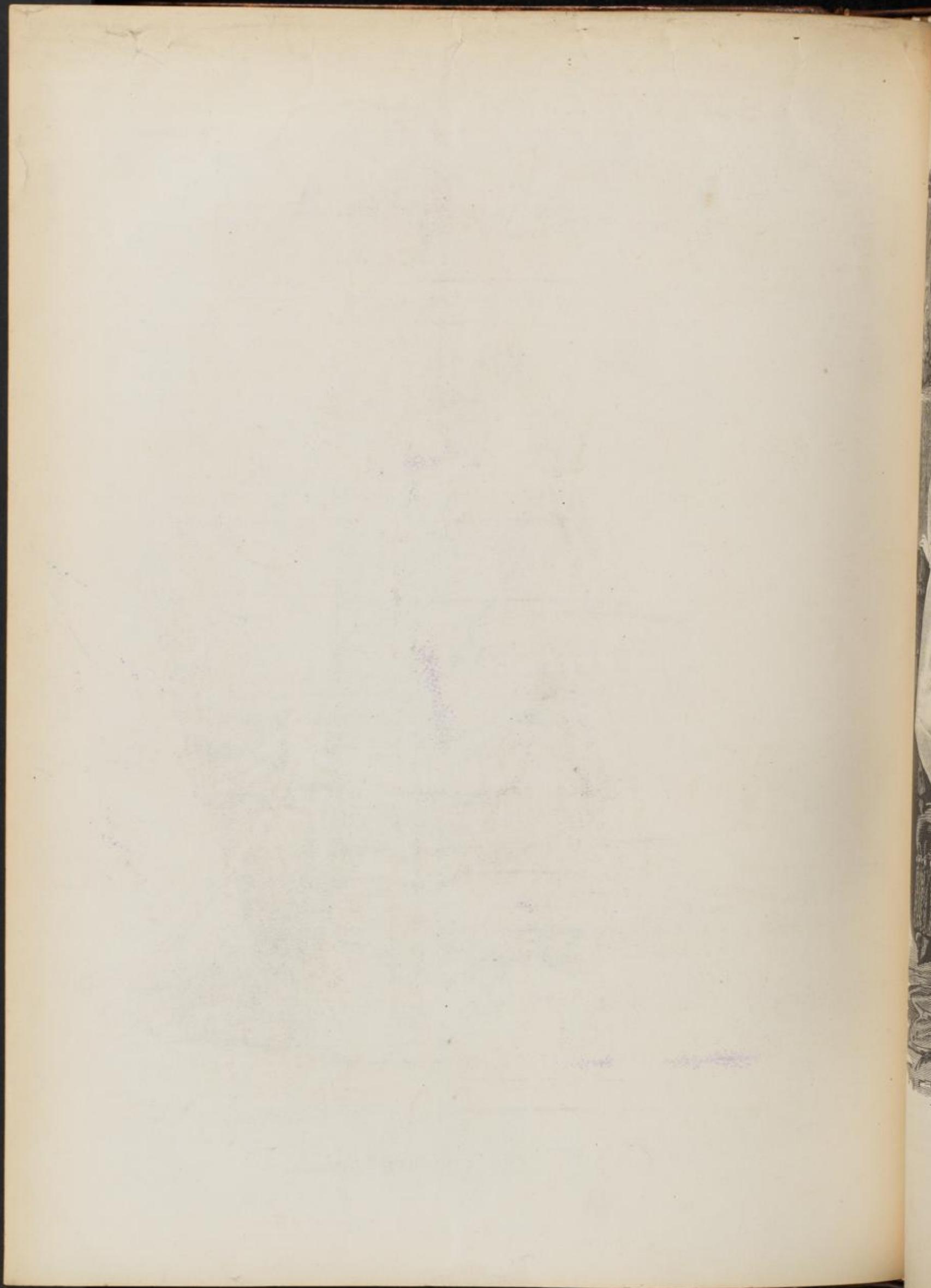


PLANCHE G. N° 529. — DESCRIPTION, PAGE 350.



TOILETTE DE MARIÉE

MAMZELLE NINI

(NOUVELLE. — SUITE.)

— Tiens, moque-toi de moi si tu veux ! reprit Gustave dans un élan de franchise. Mais il faut bien que j'en convienne, quoique ma sottise vanité m'ait empêché jusqu'ici de me l'avouer à moi-même ; eh bien, oui, j'aime Caroline ! J'ai beau me répéter qu'elle ne m'aimera jamais, qu'après d'elle je suis presque un vieillard, je ne puis m'empêcher de penser à cette enfant. Mes rêves étaient insensés ! La réalité est cent fois plus charmante que l'idéal que je cherchais. Seulement... seulement la réalité est, je le crois, incapable d'éprouver un sentiment sérieux.

— Toujours la même chanson ! Par cette malheureuse idée que tu t'es mise en tête, tu feras ton malheur et peut-être le sien. Lui as-tu jamais avoué ton amour ?

— Jamais ! Puisque je te dis que c'est à peine si je me le suis avoué à moi-même.

— Eh bien ! écoute un bon conseil et suis-le, si tu peux. Parle-lui sérieusement de l'affection qu'elle t'a inspirée. Ou je me trompe fort ou elle te répondra aussi très-sérieusement.

— Et si elle se met à rire ? si elle me répond quelque plaisanterie qui me prouve qu'elle trouve ma prétention ridicule ?

— Si, si... Pourquoi supposer l'impossible ? Je suis tellement sûr de ce que j'avance que je consens, si elle te répond en plaisantant, à dire, moi aussi, qu'elle est incapable d'éprouver un sentiment sérieux.

— Voilà qui me décide tout à fait, dit en souriant Gustave chez qui le naturel un peu vaniteux reprenait le dessus. Comme mon but était d'abord de l'amener à acquiescer cette conviction, la pensée d'avoir atteint ce but me consolera de mon échec, au cas où je verrais ma demande repoussée.

Or, tandis que ceci se passait entre les deux amis, mamzelle Nini, qui, nous l'avons dit, était, depuis l'arrivée de Laurent, d'une gaieté extraordinaire, avait appelé sa nourrice pour la gronder du manque d'empressement que la jeune fille avait remarqué chez les nègres qui devaient servir Gustave.

— Que t'a-t-il fait, Nounou ? pourquoi le détestes-tu ? dit-elle à la négresse de sa voix la plus câline.

— Je le déteste, petite mamzelle, parce que c'est un de ces maudits qui viennent tout exprès de Paris pour tourner la tête aux jeunes filles, et qui n'ont pas un cœur pour aimer, mais seulement un cœur pour mentir ! fit la négresse avec humeur.

— Nourrice, dit sévèrement Caroline, je te répète que M. Morel ne m'a jamais adressé une parole qui puisse me faire croire qu'il m'aimait. Il ne m'a donc pas trompée.

— Et pourquoi ne vous a-t-il pas dit qu'il vous aimait, mamzelle Nini ? Est-ce que vous n'êtes pas assez belle et assez bonne pour lui ? reprit Maria en colère.

La jeune fille sourit à cette contradiction.

— Laissons cela, dit-elle. Je crois comme toi, nourrice, que M. Morel ne doit pas rester ici. S'il ne se décide pas de lui-même à partir avec son ami, je lui ferai comprendre qu'il doit l'accompagner.

— Bon ! cria Maria en frappant joyeusement dans ses mains. Mais si, pour rester plus longtemps ici, il disait qu'il vous aime, ne le croyez pas, n'est-ce pas, petite mamzelle ? C'est un menteur ! sa langue dit une chose et son cœur une autre !

— Tu déraisonnes, Nounou, fit Caroline en riant. Mais tu peux être tranquille, M. Morel ne me dira pas qu'il m'aime. Seulement, veille à ce qu'il soit bien servi ; voilà, pour le moment, ce que je te demande.

Maria promit tout ce que l'on voulut, et courut de ce pas annoncer à Scipion, puis à tous les nègres de l'habitation, que Gustave ne tarderait pas à partir.

Caroline, dont la bonne humeur était revenue à l'arrivée de Laurent, s'était prodigieusement amusée des recommandations de sa nourrice, qui ne pouvait encore admettre la possibilité qu'un jeune homme vit mamzelle Nini sans en devenir amoureux.

Ce fut dans ces heureuses dispositions que Gustave trouva la jeune fille lorsqu'il demanda la permission de l'accompagner à la promenade, afin de lui apprendre qu'il l'aimait et qu'il serait le plus malheureux des hommes si elle refusait de l'épouser.

IV

FAUTE DE S'ENTENDRE.

Gustave n'était certes pas un garçon timide ; il ne se montrait pas, d'ordinaire, embarrassé pour exprimer ses idées, et on lui reconnaissait même un goût tout particulier pour discourir et raisonner — quelquefois à tort et à travers — sur toutes sortes de sujets.

Cependant, au moment de parler à mamzelle Nini du projet qui lui tenait au cœur, le jeune homme ressentait une impression singulière qui ressemblait fort à de l'embarras.

Caroline était à cent lieues de soupçonner les sentiments qui agitaient le neveu du capitaine. Pourtant l'étrangeté de ses manières ne pouvait lui échapper. Mais elle était d'autant plus disposée à s'en amuser qu'elle attribuait ce changement à l'arrivée inattendue de Laurent, et que, cédant à un peu de dépit d'amour-propre, peut-être excité par la nourrice, elle en voulait à Gustave d'être resté si longtemps à l'habitation sans paraître même s'apercevoir que mamzelle Nini était charmante.

Après avoir cherché pendant assez longtemps la phrase par laquelle il convenait de débiter dans un entretien si grave, Gustave, trouvant avec raison que le silence se prolongeait d'une manière qui finissait par devenir embarrassante, ne trouva rien de mieux que cette assertion, d'une vérité incontestable :

— Il fait aujourd'hui une chaleur étouffante.

Ceci amena un malin sourire aux lèvres de la jeune fille, et elle répondit :

— En effet ! Vous n'avez vraiment pas de chance, pauvre monsieur Gustave ! On dirait que votre ami a choisi ce temps tout exprès pour vous ôter l'agrément du voyage.

— Du voyage ? Comment vous savez déjà ? s'écria Gustave surpris ; Laurent prétendait ne pas vous en avoir parlé !

Caroline fit une adorable petite moue. Elle ne voulait pas mentir, mais il lui convenait de laisser croire à Gustave qu'elle avait parlé à son ami, puisque ceci paraissait l'impressionner.

— Ah ! fit le jeune homme évidemment contrarié. Et sans doute, mademoiselle, vous avez accueilli avec joie la nouvelle du départ d'un hôte gênant et désagréable ? J'ai été vraiment — je m'en aperçois trop tard — fort indiscret en prolongeant ainsi mon séjour chez votre grand-père.

Mamzelle Nini avait une haute idée des devoirs de l'hospitalité, et les paroles du jeune homme lui furent désagréables.

— Comment, dit-elle sérieusement, et cette fois avec un accent de dignité blessée ; comment, monsieur, avez-vous pu vous apercevoir que vous étiez indiscret en prolongeant votre séjour ici ? Si mon grand-père ou moi-même nous avons eu le malheur de vous donner une pareille opinion, nous sommes tout prêts à vous en adresser nos excuses, car rien assurément n'était plus loin de notre pensée.

La conversation commençait presque sur le ton de la querelle ; c'était, on en conviendra, mal débiter pour une demande en mariage.

Gustave s'empessa d'affirmer que M. Servan et sa petite-fille l'avaient, au contraire, reçu avec la plus grande bienveillance.

— Eh bien, alors, monsieur, veuillez m'expliquer vos paroles ? reprit Caroline qui semblait se faire un malin plaisir de

l'embarras de son hôte. Si vous trouvez que nous vous avons bien accueilli, pourquoi avez-vous dit que « vous vous apercevez — trop tard — de votre indiscretion ?... »

— Mon Dieu ! mademoiselle, ces paroles me sont échappées... à vrai dire j'ai parlé sans réflexion... il serait plus charitable à vous de ne pas insister davantage sur ce sujet.

— Du tout, monsieur, du tout, fit Caroline dissimulant son envie de rire sous un air de gravité. Qu'une « petite fille » comme moi parle sans réfléchir, la chose lui est permise, mais vous, c'est bien différent ! Quand vous avancez une opinion, c'est que vous avez de bonnes raisons pour cela. Eh bien, ces bonnes raisons, j'ai le droit de les connaître, je suppose ?

— Mamzelle Nini, interrompant sa promenade et s'arrêtant devant Gustave, le regarda bien en face, attendant une réponse.

— De bonnes raisons ? de bonnes raisons ? répéta celui-ci poussé à bout. Eh bien, oui, mademoiselle ! j'en ai, de bonnes raisons ; et je vais vous les dire, puisque vous m'y obligez ! Vous savez que je vais vous quitter ; Laurent vous l'a dit. Est-ce que, lorsque la présence d'une personne est agréable, on ne témoigne pas quelque regret en la voyant partir ? Est-ce que l'empressement joyeux avec lequel, tout à l'heure, vous m'avez parlé de mon départ, n'est pas pour moi une preuve suffisante que j'ai commis une indiscretion en prolongeant mon séjour ici ?

Gustave s'était animé en parlant ; l'émotion faisait trembler sa voix ; ce fut au tour de mamzelle Nini d'être embarrassée.

— Alors, monsieur, reprit-elle après un moment d'hésitation, vous me reprochez tout simplement de ne pas avoir paru désespérée de votre départ ? Mais, puisque, de votre aveu même, ni mon grand-père, ni moi, nous ne vous avons, en aucune façon, témoigné que votre présence eût cessé de nous être agréable, ne commettrions-nous pas, à notre tour, une indiscretion en cherchant à vous retenir lorsque vous nous quittez, par l'effet de votre seule volonté et sans que rien vous y oblige ?

— Sans chercher à me retenir, vous auriez pu au moins témoigner quelque regret de mon départ, murmura Gustave, qui regretta ces paroles aussitôt qu'il les eut prononcées, car il comprit qu'elles étaient à la fois peu spirituelles et peu convenables.

Caroline, qui n'avait pas encore repris sa promenade, le regarda d'un air profondément surpris.

— Eh quoi ! monsieur, fit-elle, vous trouvez qu'un regret exprimé par moi de votre départ n'aurait pas été pour vous une invitation à rester ? Vous auriez voulu me voir éprouver de ce départ un chagrin que vous-même n'éprouvez nullement, puisque... puisque vous partez ? Mais à quoi pensez-vous donc, monsieur Gustave ? Vous ne m'avez pas habituée à vous entendre parler ainsi.

— Pardonnez-moi ! En effet, je ne sais ce que je dis ; je suis fou ! Oubliez mes paroles, je vous en supplie ! dit vivement le jeune homme. Vous avez bon cœur ; vous me pardonnez, n'est-ce pas ?

La vivacité avec laquelle il s'exprimait, l'étrangeté de cette conversation, si différente de celles qu'ils avaient d'ordinaire, troublaient Caroline, et pour cacher son embarras, elle s'efforça d'affecter une gaieté extraordinaire.

— Bon cœur ? dit-elle en riant ; c'est la première fois, monsieur Gustave, que vous avez la bonté de m'adresser un pareil compliment. Mais je ne vois vraiment pas qu'il me soit nécessaire d'avoir très-bon cœur pour vous pardonner cette petite — elle chercha un instant l'expression dont elle allait se servir — cette petite infraction aux lois de la politesse. Les devoirs de l'hospitalité — elle appuya sur ce mot — me font un devoir de ne plus m'en souvenir, et je vous assure que tout est déjà oublié.

Il était impossible de montrer plus de douceur et de bienveillance, et cependant Gustave était mécontent ; peut-être n'aurait-il

pas su dire au juste pourquoi. Il en voulait à la jeune fille de ce qu'elle ne devinait pas ce qu'il pensait, de ce qu'elle ne venait pas à son aide en donnant d'elle-même un ton sentimental à la conversation. Il lui en voulait surtout parce qu'il se sentait ridicule à ses yeux — un tort que les hommes ne pardonnent guère — et Caroline, ne comprenant rien au changement qui s'était opéré dans ses manières, le considérait avec une surprise croissante.

Il fallait pourtant se décider à parler, car Laurent n'épargnerait certainement pas les railleries à son ami si celui-ci lui avouait qu'il n'avait pas osé demander la main de mamzelle Nini.

Si Laurent n'eût pas été là, peut-être Gustave, irrité comme il l'était en ce moment, aurait-il renoncé à son projet. Mais Laurent était là ! Aussi le neveu du capitaine reprit-il, avec une gaieté un peu forcée :

— Vous êtes mille fois trop bonne, mademoiselle, et j'avais raison de me fier à votre indulgence. Croyez que sans des circonstances... graves, je n'aurais pas commis cette... infraction aux lois de la politesse. J'ai parlé sans réflexion, comme cela arrive parfois lorsqu'on est occupé d'une chose à laquelle on attache une grande importance.

Gustave était enchanté de son petit discours. Ces derniers mots, pensait-il, devaient nécessairement amener, de la part de Caroline, une question au sujet de cette chose « de grande importance », et alors il n'aurait plus qu'à répondre, du ton grave et légèrement ému qui convenait à son rôle, les paroles suivantes ou d'autres analogues :

— Mademoiselle, je vous aime ! voulez-vous m'accepter pour mari ? Si vous repoussez ma demande, je serai le plus malheureux des hommes.

Mais Caroline ne fit aucune question. S'inclinant poliment, comme pour remercier Gustave du compliment qu'il lui avait d'abord adressé, elle se borna à répondre :

— Je vous l'ai dit, tout est oublié, n'en parlons plus. Je regrette beaucoup que l'arrivée de votre ami vous ait fait penser à ces choses si importantes, auxquelles, sans lui, vous n'auriez sans doute pas songé de sitôt, ce qui aurait beaucoup mieux valu.

— Comment ? s'écria Gustave en tressaillant, Laurent vous a parlé encore de ceci ? Oh ! pour le coup, c'est trop fort !

Caroline, enchantée de la consternation peinte sur la physionomie de Gustave, se contenta encore de sourire sans répondre.

Les deux jeunes gens semblaient positivement jouer aux propos interrompus. Mamzelle Nini, un peu dépitée, quoiqu'elle ne voulût pas en avoir l'air, du départ de son hôte, était persuadée qu'il serait encore resté longtemps si Laurent n'était venu, peut-être de la part du capitaine Morel, l'engager à retourner à Rio. C'était à ce départ qu'elle venait de faire allusion. Le matin encore, elle était décidée à lui faire comprendre qu'il ne devait pas prolonger plus longtemps son séjour à l'habitation ; mais maintenant elle était profondément humiliée de le voir partir de lui-même.

Quant à Gustave, persuadé que Laurent, profitant du moment où son ami était allé dans sa chambre donner un coup d'œil à sa toilette, avait tout dit à Caroline, il était furieux contre tous les deux, et fort peu disposé à faire sa demande en mariage. Il avait pris les paroles de la jeune fille pour une raillerie d'assez mauvais goût et une sorte de reproche déguisé. Caroline avait voulu lui dire, sans doute, qu'il n'aurait pas songé à demander sa main si son ami ne lui en eût suggéré l'idée. Aussi reprit-il, un instant après, avec une froideur glaciale, qu'il croyait enpreinte d'une grande dignité :

— Je vois, mademoiselle, que Laurent vous a parfaitement informée de tout ce qui a été dit entre lui et moi. Il est inutile alors que je vous importune davantage. La réponse que je venais solliciter, vous venez de me la donner, je le comprends ; et je comprends aussi qu'en effet il aurait beaucoup mieux valu pour moi ne pas me bercer de rêves qui ne pouvaient devenir des réalités.

— Comment ! que voulez-vous dire ? C'est moi qui ne vous comprends pas ! balbutia Caroline toute interdite en remarquant la gravité du jeune homme. On dirait que vous êtes fâché ?

— Nullement, mademoiselle, répondit Gustave toujours du même ton cérémonieux. Quel droit aurais-je d'ailleurs de me fâcher contre vous ? Je n'ai que des remerciements à vous faire pour l'hospitalité que vous avez daigné m'accorder. Le souvenir du temps que j'ai passé ici ne s'effacera jamais de ma mémoire, et je vous serai toujours sincèrement reconnaissant de votre bon accueil. Recevez mes adieux, mademoiselle, et pardonnez-moi d'avoir osé former des rêves trop ambitieux.

Il lui tendit la main, et cette fois l'émotion qu'il éprouvait n'était pas feinte ; son visage était pâle et sa voix tremblait malgré lui en prononçant ces paroles d'adieu.

— Vous me faites vos adieux comme s'il s'agissait d'un grand voyage ; mais la distance d'ici à Rio n'est pas si considérable que vous ne puissiez nous rendre visite quand vous le voudrez. Vous serez toujours le bienvenu à l'habitation, dit Caroline en s'efforçant de dominer l'émotion qui s'emparait d'elle malgré sa volonté.

— Il s'agit, en effet, d'un grand voyage, dit Gustave qui, à force de se répéter tout bas qu'il était parfaitement ridicule, parvint, l'amour-propre aidant, à retrouver un peu de sang-froid. Dans huit jours, mon oncle quitte Rio. Du boulevard des Italiens à l'habitation de M. Servan la distance est considérable, ajouta-t-il en souriant. Vous voyez donc que j'avais raison de vous faire mes adieux, car il est probable que je ne vous reverrai jamais.

Un instant Caroline resta sans voix, sans pensée à cette nouvelle. L'idée, si naturelle pourtant, que l'hôte de M. Servan devait dans un délai peut-être assez court retourner en Europe, ne s'était pas même présentée à son esprit. Quand il avait parlé de son départ, elle avait cru qu'il s'agissait seulement pour lui d'aller à Rio, d'où peut-être il ne tarderait pas à revenir à l'habitation. Quelque contrariété que sa visite pût causer à la petite-fille de M. Servan, elle connaissait trop bien les devoirs de l'hospitalité pour l'éliminer tout d'abord. Une semaine au moins devrait s'écouler avant qu'on pût donner à entendre à Gustave Morel qu'il convenait d'abrèger sa visite. Tous ces raisonnements, Caroline ne se les faisait pas, à beaucoup près, d'une manière aussi explicite que nous venons de les faire ; mais ils n'en existaient pas moins dans son esprit, et la nouvelle donnée par Gustave venait de les mettre à néant.

Hâtons-nous de le dire, l'impression violente causée par cette nouvelle ne dura qu'un instant. Mamzelle Nini devait, un peu à elle-même et beaucoup à l'espèce d'adoration que professaient pour elle tous ceux qui l'entouraient, une excellente opinion de sa petite personne. Grâce à cette excellente opinion, elle avait tout d'abord expliqué d'une manière satisfaisante pour son amour-propre l'embarras de Gustave en lui parlant et le changement qu'elle avait remarqué dans les manières du jeune homme. Cependant, elle n'avait pas été jusqu'à lui supposer l'intention de demander sa main ce même jour. Elle avait cru seulement qu'au moment où son oncle le rappelait à Rio, Gustave avait tout à coup trouvé très-pénible de quitter mamzelle Nini, ce qui l'avait jeté dans la disposition mi-partie maussade, mi-partie sentimentale, dont le résultat avait été la conversation qu'on vient de lire.

Caroline s'était bien aperçue qu'au moment de lui adresser peut-être une déclaration, il s'était soudain arrêté quand elle lui avait parlé de Laurent. La jeune fille se rappela cette circonstance, et un trait de lumière traversa son esprit.

Gustave était jaloux, jaloux de Laurent, cela va sans dire. Sa mauvaise humeur, ses réticences n'avaient d'autre cause que la jalousie ; et ce départ subit pour l'Europe n'était qu'une fable inventée dans un moment de dépit.

Toute rassérénée par cette importante découverte, Caroline ne voulut pas être en reste de malice.

— Il est probable, en effet, répondit-elle imitant le ton cérémonieux de Gustave, que nous ne nous reverrons plus. J'espère néanmoins, monsieur, que vous nous donnerez parfois un bon souvenir. De mon côté, croyez que je ferai les vœux les plus sincères pour que vous arriviez heureusement à ce boulevard des Italiens que vous regrettez.

On échangea un profond salut, puis Caroline rentra chez elle, tandis que Gustave, furieux, se mettait à la recherche de Laurent, à qui il voulait reprocher l'indigne trahison dont celui-ci s'était rendu coupable.

De promenade, bien entendu, il n'en était plus question.

La surprise de Laurent fut extrême lorsqu'il entendit les accusations portées contre lui par son ami. Il n'avait pas, depuis son arrivée, adressé la parole à Caroline, et l'eût-il fait, que jamais la pensée ne lui serait venue de trahir la confiance que Gustave lui avait témoignée.

Son étonnement d'abord, puis l'honnête indignation avec laquelle il repoussa les soupçons injurieux que l'on avait élevés contre sa loyauté, finirent par convaincre Gustave de sa parfaite bonne foi.

Mais si le neveu du capitaine était réconcilié avec son ami, il n'en était pas moins fâché contre mamzelle Nini. Celle-ci paraissait, au contraire, encore plus coupable à ses yeux depuis que Laurent n'avait plus aucune part de responsabilité dans l'échec éprouvé par Gustave.

— N'avais-je pas raison ? s'écriait-il en arpentant à grands pas la chambre de son ami, n'avais-je pas raison d'avouer qu'elle n'a pas de cœur ! que dans cette tête frivole il n'y a pas de place pour une pensée raisonnable ! que cette âme vulgaire est incapable de ressentir jamais un sentiment sérieux !

— Permets, dit Laurent qui, beaucoup plus calme, était mieux en état d'apprécier d'une manière juste les faits qui venaient de se passer. Permets ; je ne conviendrai jamais que l'âme de Caroline soit une âme vulgaire ; tout, dans sa conduite, dans ses paroles, annonce au contraire une nature d'élite, impressionnable à l'excès. Je t'ai dit cent fois mon avis sur son compte, et maintenant encore je pense que, dans tout ce que tu viens de me raconter, il doit y avoir quelque fâcheux malentendu, qu'avec de la patience nous parviendrons, je l'espère, à éclaircir.

Gustave secoua la tête.

— Quelle obstination ! dit-il ; est-ce par un malentendu qu'elle m'a laissé croire que tu lui avais parlé ce matin ? Est-ce par malentendu qu'elle m'a si bien fait comprendre qu'il aurait mieux valu ne pas songer à l'épouser ?..

— Eh, sans doute, c'est par malentendu ! Elle ne pouvait pas deviner que tu songeais à l'épouser, puisque j'étais seul dans le secret de tes projets et que je ne lui avais rien dit ! Elle a évidemment voulu faire allusion à quelque autre chose ; à ton départ, peut-être ; que sais-je, moi ? Et toi, prévenu comme tu l'étais, tu as pris ceci pour une réponse négative à une demande que tu ne lui avais pas adressée et qu'elle ne soupçonnait même pas !

— Possible ! fit Gustave après un instant de réflexion employé à convenir, vis-à-vis de lui-même, qu'en effet il pouvait bien, au moins dans cette circonstance, y avoir eu malentendu. Mais ce n'est certes pas par malentendu qu'après avoir appris que dans huit jours je retournerai en Europe, elle m'a très-poliment, très-cérémonieusement souhaité un bon voyage, avec ce sourire de convention qui prouve si bien son indifférence et qui sert aussi bien à accueillir l'hôte qui arrive qu'à saluer l'hôte qui s'en va ? Était-ce encore là un malentendu, selon toi ?

— Je conviens qu'en effet ceci est bizarre, avoua Laurent. Cette froideur excessive, cette indifférence absolue pour un hôte à qui elle et son grand-père ont fait si bon accueil, sont peu dans la nature de Caroline, si peu que cette exagération même me donne quelque espoir. Nous ne partirons que cette nuit, et tu ne l'éloi-

UN MILLIO

à mille millionnaire,

à deux millionnaire, il

le mot. Je l'avais en

appelé.

le mois dernier, tu

bourgeois.

en chantant,

le chant m'a

un de mes ami

je ne

et se

le whist,

de son

à son

gneras pas de l'habitation sans avoir fait tes adieux à M. Servan. Qui sait si alors tu ne trouveras pas l'occasion de reprendre l'entretien de ce matin?...

— Jamais! interrompit vivement Gustave. Caroline est charmante, j'en conviens; mais, malgré ses traits gracieux, elle ne saurait me plaire, car elle n'a pas de cœur; c'est une poupée frivole, coquette, incapable d'éprouver ni même de comprendre une affection véritable! La conduite indigne qu'elle a tenue ce matin avec moi en est une preuve suffisante! Elle a compris, deviné — car on doit lui rendre la justice de dire qu'elle possède une intelligence remarquable, trop remarquable peut-être, puisqu'elle la pousse jusqu'à la ruse — elle a deviné ce qui se passait en moi, elle a vu que j'attachais une grande importance à la conversation que nous allions avoir ensemble. Et c'est alors que, cédant à un puéril caprice de vanité, elle a jugé à propos d'essayer ce manège de coquetterie, qui peut-être est trouvé charmant dans ce pays, mais qui m'a, quant à moi, guéri complètement de l'amour auquel je m'étais sottement laissé entraîner pour cette petite fille!

Marie GUERRIER DE HAUPF.

(La suite au prochain numéro.)

UN MILLIONNAIRE

Ouvrard, le célèbre millionnaire, disait à un jeune homme de son temps :

— Pour devenir millionnaire, il ne faut qu'avoir une idée, rien qu'une. Si vous en avez deux, vous ne serez jamais qu'un va-nu-pieds.

Je connaissais le mot. Je l'avais oublié. Une scène de la vie parisienne me l'a rappelé.

Cela se passait le mois dernier, rue Louis-le-Grand, dans une soirée d'excellents bourgeois.

On faisait de la musique, on chantait, on dansait.

La musique m'effraye, le chant m'assomme, la danse d'à présent me fait fuir.

— Eh bien, me dit un de mes amis, viens avec moi dans le salon où l'on joue.

Quand on échappe au piano et à ses annexes, tout refuge est bon. Dans ces moments-là, le whist, ce calme délassement des diplomates, prend la physionomie d'une polémique ardente dont les points et les fiches se payent au poids de l'or. Ceux qui se trouvaient là, au lieu de danser avec de petites bourgeoises, se bornaient à faire sauter sur une table verte les quatre dames historiques et terribles : Judith, Rachel, Argine et Pallas.

Vingt vieillards environ s'étaient donné rendez-vous dans cette pièce. Ils jouaient, ils soupiraient, ils luttaient, ils disputaient, ils gagnaient et perdaient; c'était pour eux une rallonge ajoutée à la vie active. Sous leurs mains amaigries et ridées, les louis roulaient et résonnaient comme les cailloux sous les doigts blancs et minces de la nymphe Salmacys. Parmi eux se voyaient deux juges, un général. J'y contemplais aussi trois membres de l'Institut.

On jouait gros jeu.

Le général avait perdu quinze cents francs, partie tirée de sa bourse, partie sur parole. Il y en avait qui le plaignaient : il n'est pas riche. D'autres disaient :

— Eh! dame, c'est le sort. Il faut s'attendre à ça, du moment qu'on touche aux cartes.

En ce moment même, grand remue-ménage.

On signale l'arrivée d'un petit homme, qui s'appuie, en marchant, sur un jonc à pomme d'or.

Il se présente en riant, et voilà que tout le monde se lève, gens de robe, gens d'épée, gens de comptoir.

Grosse tête rayonnante de succès, gros ventre facile à la digestion, grosses jambes nées pour être emportées par un léger attelage; habit assez simple, mais neuf; chaîne de montre à breloques d'or : tel est, en raccourci, le dessin du nouveau venu.

On se lève, je ne saurais trop le répéter, et l'on salue en dépit des règles les plus élémentaires de la vieille civilité, qui veulent d'abord que le nouvel arrivant fasse acte de soumission.

Je demande :

— Serait-ce un prince?

— Non.

— Un grand artiste?

— Nenni.

— Un poète?

— Ah! par exemple!

— Un étranger illustre?

— Aucunement.

— Eh bien, qu'est-ce donc?

— Un monsieur de Paris dix fois millionnaire.

— Ah! vous m'en direz tant!

Je ne suis plus stupéfait, j'observe.

— Dix millions! On a beau être en temps de démocratie, et précisément même parce que la démocratie coule à pleins bords avec des flots de gros sous, les millionnaires se multiplient de plus en plus sous nos yeux. Mais dix millions! ça commence à bien faire! Dans ce salon de jeu où l'on coudoie des négociants riches, des propriétaires qui possèdent nos dernières tourelles féodales, des spéculateurs qui ont du foin dans leurs bottes, comment se fait-il qu'ils soient éblouis? Comment! cet homme est leur ami, presque leur égal, et ils s'inclinent!

— Ah! monsieur, me dit un ancien grainetier retiré du commerce, un homme qui a dix millions est l'oiseau rare des anciens. Les grandes situations s'en vont, ne l'oubliez pas. Puisque nous n'avons plus le respect des couronnes ni des parchemins, vénérons le coffre-fort. Voulez-vous parier un louis qu'on va l'adorer, ce nouveau-venu?

Il ne se trompait pas, le grainetier. Chacun s'inclinait. Le millionnaire s'était assis, par mégarde, sur un coussin où dormait un angora cher à la maîtresse de la maison. En se laissant choir, il pensa étouffer l'animal. Tout le monde de trouver l'aventure ravissante. Il y eut de plats gobe-mouches tout prêts à l'aller colporter dans la salle de bal. En attendant, l'homme tirait l'oreille au magistrat. Il donnait une petite tape, plus hautaine que familière, au général. Il demandait bruyamment le plateau de punch aux valets. Mais au premier signe de sa main on obéissait. Dix millions! Qui donc résiste à cela? Un jeune homme vient, et la bouche arrondie, réclame l'honneur de l'avoir à sa noce, qui devait arriver le lendemain.

Et les Dix Millions de répondre :

— Nous verrons, mon cher, nous verrons.

Ici le grainetier me prit à part.

— Savez-vous, me dit-il, comment ce personnage a fait sa fortune?

— Eh! pardieu, comme tout le monde la fait aujourd'hui, à la Bourse.

— Ah! pas si bête! Tenez, écoutez son histoire. Elle est magnifique et édifiante.

— Conte donc. J'écoute.

— Un jour, en se promenant (il n'avait pas le sou alors), il ramassa une épingle dans la rue. Ne croyez pas à une seconde édition de la fameuse épingle de Jacques Laffite. Notre homme se dit : « Il y a, en France, trente-cinq millions d'habitants qui se servent d'épingles, et l'on ne fabrique pas assez d'épingles pour tout le monde, puisque nous en tirons d'Angleterre pour des sommes folles. Conséquemment il y a quelque chose à faire dans cette industrie. Toute réflexion faite, c'est cette épingle-là qui me »

conduira à la fortune. » Là-dessus, plus de repos ni de trêve.

— Il ne pensait à rien autre chose ?

— Non, à rien. Il a épousé cette idée et il n'a pas voulu en courtoiser une seconde, eût-elle été cent fois plus séduisante. Il ne la quitte pas d'une minute. Il l'emmène avec lui dans ses courses, au bois, au théâtre. C'est sa Béatrice, c'est sa Fornarina ! C'est son point de mire, c'est sa pensée âpre et brûlante. Il fait des chiffres, des voyages, des articles dans les journaux, des emprunts, des folies, des dettes ; il se bat en duel, il gagne une pleurésie, il va à l'hôpital, il se mêle à la politique du jour. Le but est toujours en vue de son épingle.

— C'est de l'héroïsme !

— C'est du génie ! Cent fois le découragement l'a mordu au cœur ; cent fois il s'est dit : « C'est trop long, j'y renonce. » Mais un coup d'épingle, l'objet de ses rêves, l'a constamment remis en haleine, et il s'est dit avec un suprême bon sens : « Ma fortune est là-dedans. »

Un jour, en effet, son idée a pris une forme, son rêve est sorti du brouillard, la branche de fruits fuyante et l'eau qui se retire vont être saisies par ce Tantale affamé et altéré. Il s'est dit : « Jusqu'à ce jour, on a fabriqué des têtes d'épingle avec le métal même dont l'épingle est tirée. C'est vulgaire, c'est coûteux, ça n'a rien d'élégant : je ferai mieux et à meilleur compte. » Il avise alors l'œil d'un certain petit poisson qu'on pêche par myriades sur les côtes de Normandie. Cet œil est blanc et poli comme l'ivoire ; il est plus dur que le diamant. Voilà le problème trouvé.

Il se fait pêcheur, forgeron, petit fabricant ; il se fait marchand forain. L'innovation plaît aux femmes.

Après six mois de vente, la propagande ouvre ses ailes sur le monde entier : Paris a demandé l'épingle ayant pour tête l'œil de poisson ; les deux Amériques en veulent, l'Australie en consomme ; on en use partout. On devine que notre homme a pris un brevet, fondé une manufacture, dressé 500 ouvriers, établi vingt comptoirs, fait écrire trois cents lettres par jour, mis les écus sur les écus, et vous voyez comment les Dix millions sont sortis du ruisseau.

Le grainetier termina son récit en me disant :

— Eh bien, ces bourgeois dont les rapins se moquent, sont-ils si bêtes ?

— Ils ont du génie, monsieur, répondis-je.

Et, en effet, c'est là mon sentiment.

Pour faire l'épingle à tête d'œil de poisson, il a fallu avoir autant de poésie que pour construire la tour Saint-Jacques ou pour écrire les *Orientales*.

Ouvrard, du reste, avait raison :

— Ayez une idée ! une seule !

Philibert AUDEBRAND.

REVUE DES MAGASINS

Mmes DE VERTUS sœurs ne se sont jamais départies de ce principe : faire un corset suivant les règles de l'art, lequel fasse ressortir les grâces naturelles du corps, sans nuire en aucune façon à la santé. Tout le secret du succès de la *Ceinture Régente* est là : aussi a-t-elle été, depuis sa naissance jusqu'à nos jours, également patronnée par les femmes élégantes et par les médecins.

Ceinture très-mignonne dans le principe, elle a subi depuis quelques modifications, pour se conformer aux exigences de la mode qui, des tailles courtes et carrées, est arrivée à la taille longue et mince. La *Ceinture Régente* est donc bien comprise ; il est certain que sa coupe irréprochable fait admirablement valoir le corsage moyen-âge, la cuirasse, le corsage *Marguerite*. En un mot qui résumera au mieux notre opinion, c'est de tous les corsets le plus purement parisien !

Signalons, à propos des bains de mer, la ceinture de flanelle de la maison de Vertus. C'est un mentor flexible, sans baleines et qui soutient le corps sans le comprimer durement ni gêner en quoi que ce soit les mou-

vements. On le met sur la peau avant d'endosser le costume de bains et on le fixe au moyen d'une seule agrafe ; il est vite mis et vite ôté. Cette ceinture présente un avantage incontestable, celui de maintenir la taille dans les limites voulues pour l'élégance de la forme. Elle se recommande particulièrement aux femmes fortes.

Avec des mesures de tour de taille et de hauteur du buste (adressées rue Auber, 42), Mmes de Vertus se chargent de fournir la *Ceinture Régente* et la ceinture de flanelle dont nous venons de parler.

— Ce qui distingue Mme DALTROPHE-VORMUS de beaucoup de couturières, c'est le bon goût, la distinction et la parfaite simplicité que présentent la plupart des modèles qui sortent de sa maison. Personne mieux qu'elle ne réussit la robe élégante et sérieuse, la robe de soie noire ; elle en possède le caractère véritable. C'est à la fois riche et sobre ; la coupe est idéale, les garnitures sont fort belles et bien posées, sans profusion. Elle nous a, au surplus, avoué son faible, et nous a dit ne jamais être plus contente que lorsqu'on lui commande une toilette de faille noire en lui laissant « carte blanche ».

Cette question de confiance pourrait paraître effrayante posée par une autre bouche ; mais Mme Daltrophe-Vormus est la délicatesse même, et cette condition serait pour elle une raison de faire encore mieux que de coutume, si la chose est possible, avec une plus grande économie.

Nous avons visité, ces jours-ci, les salons de la rue Vivienne, 14, et Mme Daltrophe-Vormus, avec sa complaisance habituelle, nous a montré quelques costumes *courants*. Citons, entre autres costumes destinés à une jeune femme, une toilette en limousine fond gris, à rayures multicolores de teintes effacées : — Jupon ras-terre, entouré de volants bordés de velours noir, avec tête plate en velours. Tablier carré, garni de même sur tous les bords, coulissé dans le haut derrière et fermé par un nœud de velours. Corsage *Frondeuse*, à col relevé et revers en velours, croisé sous les boutons de velours ; parements et boutons semblables au bas des manches.

On nous a montré plusieurs confections d'un ensemble très-réussi, — mantilles, collets, mantelets, visites, dolmans, — soit en sicilienne, soit en cachemire, le tout orné de tresses et de franges gaufrées. Ces vêtements présentaient des aspects bien différents, mais restaient toujours confortables.

SPÉCIALITÉS

Touristes et voyageurs, habitants des plages, baigneurs et baigneuses, vous tous enfin qui allez vous exposer aux ardeurs dévorantes d'un soleil dangereux, aux intempéries des saisons, aux vents, à la poussière, gardez-vous de partir sans emporter avec vous le *Rowland's Kalydor* !

Cette préparation exquise est la plus rafraîchissante que l'on puisse désirer, et la plus efficace pour combattre les altérations de la peau. Grâce à son application, rougeurs, plaques jaunes, boutons et taches de toute nature disparaissent comme par miracle ; en un mot, la peau acquiert, par l'emploi du *Rowland's Kalydor*, une beauté incontestable et la fraîcheur des jeunes années.

Ce produit est vendu chez tous les pharmaciens et parfumeurs de France. A Paris, on le trouve chez Guerlain, 15, rue de la Paix ; Roberts, 33, place Vendôme ; Hogg, 2, rue Castiglione ; Swann, 12, rue Castiglione ; et C. Fay, 5, rue de la Paix.

M. D'A.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — chalet de famille ; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très-bien dessiné par M. Lebreton ; riche fruitier ; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour renseignements : à Paris chez le propriétaire M. Goubaud père, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), et à Lagny chez M^e Dumont, notaire.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Pour achats de **Mouchoirs de batiste et de Toiles et batistes pour costumes**, s'adresser à la Maison FENÉLON CAPLIEZ de Cambrai.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.